

Le sexe du monde

Ne vous laissez pas emporter !

Ne vous laissez pas aller à méditer ou à vous imprégner de cette peinture !

Ne cherchez pas à vous approcher et à vous laisser séduire par l'explosion, l'implosion, les stases ou l'extase qu'elle semble vous proposer. N'allez nulle part avec elle car elle est capable de balayer toutes vos intentions et tous vos présupposés.

Ou alors, si vous y tenez, regardez-la bien ! Elle s'élabore en deçà de notre vie. Non seulement de notre quotidien, mais de notre existence tout entière : à la fois de notre vie propre et des attaches de notre lignée. Elle s'est installée dans des vultures, des magmas, des germinations et des spirales originaires qui nous précèdent largement. Qui nous dépassent.

Cette peinture c'est, tout simplement, les convulsions du sexe du monde.

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'avant que le végétal ne rende la pierre poreuse et que l'animal ne peuple la planète, et donc bien avant que l'homme ne courre le monde, il a bien fallu que ce qui n'était pas encore le « monde » rêve de sortir du vague et du vide opaque et cruel dont nous parlent les textes des origines et qu'il rêve d'une énergie de vie et de mort, de distinction et d'émergence, de verticalité, d'ouverture, de multiplication et de différenciation, toute cette énergie différenciatrice à partir de laquelle le végétal et l'animal se sont répandus. Mais avant, il a bien fallu que la masse devienne vibration, pulsation sourde, fracture, élan et fertilité. C'est cela, le sexe du monde.

Regardez ces météores qui masquent, colonisent et réveillent la nuit incertaine, occupant tout l'espace et menaçant de l'intérieur. Regardez ! Elles font travailler en profondeur un mouvement presque imperceptible mais déjà impérieux. Elles émettent à partir de la couleur que, par une sorte de miracle étrange, elles ont inventé sans modèle et qu'elles utilisent pour charmer et parfois ouvrir la surface, ou en effranger les bords. Regardez ces verticales où il vous sera impossible de décider de quel genre d'énergie elles proviennent. Voyez comme elles déchirent la toile de bas en haut jusqu'à des expressions de haute tension, d'arrêt sur explosion.

Regardez-la bien, puisque vous y tenez : cette peinture est moins une chose à contempler qu'un vortex charnel destiné à prendre pied dans les plages aveugles du monde où il commença à rêver qu'il pourrait y avoir, un jour, quelque chose à voir.

Et si cette pensée trop sidérale vous fait froid dans le corps, vous pourriez penser plus proche de nous. Imaginez ce que pensent - comment pensent - la sève, la lave ou la racine !

Ou alors, regardez, si vous préférez, cette Vénus Hottentote enchâssée dans sa nuit profonde et qui semble venir du fond de la gestation tellurique que nous évoquions plus haut . Elle est boulangée par les forces puissantes qui la précèdent mais, vue de près, elle apparaît comme le moule originel de la fertilité, sa forge et sa force. Elle porte toute l'humanité à venir. Elle, la coupe absolue, la double pyramide de la vie et de la mort, l'archi-amphore. Dans le travail de Béatrice Bonnafous, ce sera la figure qui nous ressemble le plus. Elle revient souvent comme une insistance, un motif, une pseudo-signature.

Comme reviennent, ces parallélépipèdes obtus (Béatrice Bonnafous appelle cela des « formes ascendantes ») qui « gagnent » l'espace du tableau -on « gagnait » ainsi l'autre rive dans les romans d'aventure - et qui sont à la fois comme des portes scellées, des roches dressées et des dents érodées. Vous les retrouverez dans tel losange qui fait léviter telle toile, tel triangle interrompu faisant mine de désigner une terre perdue ou tel autre au sang bleu qui creuse l'obscur crassier de la nuit entoillée.

Ce sont des obstacles qui poussent, de très vieilles et essentielles énergies, qui, peut-être, n'ont pas d'emploi assigné sinon celle d'ajouter du monde au monde. Oui ! Le sexe du monde.

D'ailleurs - vous voyez ? - elles sont toujours contremarquées ou trouvent leur contrepartie dans d'explosives verticales. Comme si, en ce temps de l'être, l'érection du monde propulsait toujours les deux sexes en même temps, bord contre bord : arbre, sève, feuille et semence, pour être certain que quelque chose en ressorte. Et ce sont alors des effervescences de lumière qui viennent dénoncer et contredire des comparutions d'ombre. On peut le ressentir comme un baiser immense et radical, victoire sans cesse voulue - et sans cesse fragile - sur ce qui pourraient encore se refermer comme une huître orginelle, la nuit de la pierre et la peau sans texture de la lumière dans l'im-mémorial infini du vide.

Vous l'aurez voulu : cette peinture c'est tout ensemble l'expansion et l'entropie de la spirale, la respiration sans issue de la terre. C'est pour cela qu'elle repasse toujours par ses figures fondamentales : météores, formes ascendantes, verticales, Vénus (plus anciennement et plus « personnellement » , porches, coupes, torses). Comme neufs, à chaque fois le cataclysme et son retournement. Peut-être auriez-vous voulu dé la séduction ? La peinture de Béatrice Bonnafous, c'est son honneur, vous tourne tout simplement de l'œil sans vous tourner le dos. Elle renvoie sans faiblir aux espaces non asservis de l'énergie d'avant le sens, d'avant les sens ou plutôt d'avant que les sens ne tournent aux sentiments, aux consensus, aux sensations. Apprenez-y plutôt le sang noir et invisible qui tient ensemble les constellations du poisson, du lion, de la vierge et tous les zodiaques de tous les temps ; apprenez-y le sang libre et conquérant qui fabrique les forêts, les meutes, les coraux et les mers d'algue. Sachez qu'il vous faudra y cotoyer les deux versants de l'origine, sans personne pour vous y mentir : accueil et assaut, calme et ardeur, silence et vacarme, vide et magmas, liberté et insignifiance, vie et mort.

Vous aurez été prévenus, vous êtes ici dans un monde où vous n'êtes pas encore né et qui est - peut être joyeusement, qui sait ? - indifférent au cours de votre pensée.

Bernard Cier